

Festival international du film d'Istanbul **Forces et engagements du cinéma turc**

Guilhem Caillard

Numéro 285, juillet–août 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69673ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caillard, G. (2013). Festival international du film d'Istanbul : forces et engagements du cinéma turc. *Séquences*, (285), 8–9.



Festival international du film d'Istanbul

Forces et engagements du cinéma turc

La programmation 2013 du plus important festival de cinéma en Turquie s'est illustrée par une forte présence française (de Bruno Dumont à Valérie Donzelli) ou encore mexicaine (Carlos Reygadas). **The Attack**, du Libanais Ziad Doueiri, a remporté le Prix Cineuropa après s'être illustré à Marrakech en décembre dernier, l'occasion de saluer à nouveau les qualités de cette œuvre exceptionnelle. Mais si le nom d'Istanbul fait mouche aujourd'hui dans l'échiquier des festivals de cinéma internationaux, c'est aussi pour sa riche sélection de films turcs.

Guilhem Caillard

DE SOLIDES ASSISES

Depuis 1973, l'IKSV est un indispensable pilier de la vie culturelle et cinématographique à Istanbul. Tout au long de l'année, cette fondation mène un vaste travail de défense des arts et de la culture. Parmi ses plus belles réussites, son festival de films international trône au sommet comme le plus important événement cinématographique du pays et même au-delà, de telle sorte que la bête fait plusieurs envieux chez ses voisins européens et sud-méditerranéens.

Le Festival d'Istanbul, dirigé par Azize Tan, vient ainsi de célébrer en beauté sa trente-deuxième année d'existence. Quelques semaines avant Cannes, l'événement impressionne par sa durée (quinze jours!), son éclectisme, sa taille ou encore le vaste nombre d'invités et de professionnels qu'il attire. La programmation, très populaire, tire son épingle du jeu à travers une sélection étoffée qui ne court pas forcément après les premières. Comme en témoignent les interminables files d'attentes et les séances combles des films turcs, le festival œuvre pour la mise en avant du cinéma national. C'est définitivement la fenêtre idéale où découvrir les dernières productions turques, ce « nouveau cinéma » contemporain de plus en plus populaire depuis Nuri Bilge Ceylan. Les spectateurs se sont précipités en grand nombre pour assister à la projection du dernier film de Onur Ünlü, réalisateur pince-sans-rire et fantasque issu du milieu de la télévision, qui entretient une belle communauté de fans. Les réalisatrices turques Asli Özge et Deniz Akçay Katiksiz ont savouré la même popularité, soulignant au passage la place importante accordée aux femmes derrière la caméra dans le cinéma turc en 2013.

Si le festival a cette année autant fait parler de lui, c'est aussi parce qu'il fut le théâtre de rassemblements organisés par de nombreuses personnalités protestant contre la démolition du Cinéma historique Emek. Cette institution, parmi les plus anciennes de la ville, a hébergé les premières heures du festival et forgé la sensibilité de milliers de cinéphiles et futurs cinéastes. Deux marches pacifiques ont eu lieu dans les rues de Beyo lu, marquées par l'intervention médiatisée du cinéaste Costa-Gavras et les violences policières durant lesquelles le journaliste et critique Berke Göl (membre du jury FIPRESCI du festival) a été arrêté par les forces de l'ordre. Pour reprendre les mots de Jean-François Bourgeot, directeur du Festival du cinéma méditerranéen de Montpellier, la fermeture abrupte d'Emek est un peu comme si le Grand Rex à Paris disparaissait pour laisser place à un centre commercial... Si le Ministère de la culture turc n'a jamais réellement fait part de sa position, l'affaire semblait déjà irrémédiable lorsque le festival s'acheva. Ce superbe cinéma historique, érigé en 1924, est aujourd'hui en voie de disparition, ce qui a pour effet d'accroître la hargne des cinéphiles turcs soucieux de défendre leur patrimoine cinématographique.

DU VENT DANS LES VOILES

C'est le cinéaste Onur Ünlü, scénariste et réalisateur de *Thou Gild'st the Even*, qui est sorti grand gagnant du palmarès de la compétition nationale, avec sans aucun doute le film le plus original de la sélection. Surtout connu pour ses séries télévisées (*Subat*, *Acemi müezzin*), Ünlü partage avec les spectateurs une

Photo: Lifelong



C'est enfin par souci d'équité que le Festival d'Istanbul a choisi de présenter la mégaproduction de l'année, déjà sortie en salles et ayant remporté un succès public considérable: *The Butterfly's Dream*.

ode au cinéma et ses libertés visuelles, à la manière de son prédécesseur Georges Méliès dont les fantasmagories l'ont profondément inspiré. Le réalisateur emprunte la voie de l'absurde et du burlesque qui lui sont chers et donne pour la première fois l'impression d'avoir profité d'une grande liberté créatrice. On se laisse porter par les pérégrinations de Cemal (formidable Ali Atay) et de la belle Yasemin (Demet Evgar) qu'il convoite. Dans un petit village anatolien, la communauté à laquelle ils appartiennent est témoin de leurs premiers émois amoureux. Tandis que les mois passent, les habitants grandissent et changent au rythme des normes sociales et des traditions familiales. Le couple vit en marge. Cemal a tendance à se laisser emporter par ses anxiétés et peut voler, traverser les murs, mourir puis renaître en quelques heures. Avec une imagination débridée et un scénario faisant se succéder des coups d'éclats risqués mais courageux, *Thou Gild'st the Even* détourne les attentes du spectateur. On s'amuse beaucoup. L'usage du noir et blanc conforte la liberté visuelle que Ünlü s'octroie avec bonhomie pour offrir une lecture imagée et inédite (c'est le moins que l'on puisse dire) de la vie en Anatolie. La photographie atteint des sommets, en particulier dans la dernière partie du récit, lorsque certaines portions des images et des scènes se figent comme pour être plus longtemps savourées. Un coup de maître.

Nobody's Home, premier long métrage de la réalisatrice Deniz Akçay Katiksiz, figure également au rang des incontournables. Le film plonge au cœur du quotidien d'une famille vivant à Istanbul. Depuis la mort de son père, le jeune Iker traverse une grande période d'instabilité, laissant sa mère et ses sœurs vouées à elles-

mêmes. L'adolescent, qui découvre sa sexualité avec la mère d'un de ses camarades d'école, peine à se positionner auprès de ses proches. Avec une fraîcheur et une énergie constamment renouvelées, la cinéaste observe l'insécurité, les incertitudes et les obstacles de chacun des membres de cette famille éclatée. Si *Nobody's Home* donne l'impression d'emprunter trop de voies à la fois, il demeure un premier essai ambitieux et prometteur qui rivalise avec l'excellent *Lifelong*, drame bourgeois signé Asli Özge.

Dans la veine d'Antonioni, le style léché de *Lifelong* présente une maîtrise formelle d'un niveau nettement supérieur et révèle l'actrice Defne Halman au grand public; son rôle de quinquagénaire exposée aux infidélités de son mari mérite de belles distinctions. Entamant la dernière partie de sa carrière d'artiste plasticienne réputée, cette élégante femme bourgeoise prend ses nouvelles réalités intimes non pas comme une fatalité, mais plutôt comme un terrible acquis, quelque chose d'inévitable, aussi blessant soit-il, et qui fait partie de l'existence. Loin d'être passives, ses réactions face aux tromperies inavouées de son époux sont pourtant feutrées, aseptisées, peut-être même engourdies et d'autant plus âpres. *Lifelong* est un film dur qui avait déjà séduit lors de la récente Berlinale, où il avait été présenté en première internationale.

La fiction turque semble cette année avoir fait du drame familial son terrain de bataille. Cemil Agacikoglu en donne encore la preuve en signant son poignant *Forgive Me*. L'actrice Sema Poyraz, émigrée depuis des années en Allemagne, revient au pays pour se glisser dans la peau d'un personnage loin de nous laisser indifférents. Elle campe la mère aimante, mais fatiguée et abattue, d'un quadragénaire déficient mental. La présence de celui-ci au cœur du quotidien familial semble avoir instauré une torpeur et un engourdissement irrémédiables. Depuis des années, ce sont les rapports entre les deux parents, le second fils et sa future fiancée qui en pâtissent. Agacikoglu traite ainsi d'un sujet encore tabou au cinéma, et illustre avec respect et honnêteté la lassitude dans son expression la plus grave.

C'est enfin par souci d'équité que le Festival d'Istanbul a choisi de présenter la mégaproduction de l'année, déjà sortie en salles et ayant remporté un succès public considérable: *The Butterfly's Dream* de Yılmaz Erdogan. Un choix qui peut surprendre. L'histoire plonge dans la Turquie du début du siècle et suit les mésaventures de deux jeunes bellâtres aspirants poètes et idéalistes. Atteints par la tuberculose, ils cherchent une place au sanatorium, sorte de havre de paix où l'on vit d'amour et d'eau fraîche. Tous deux sont épris de la même fille, ce qui n'altère en rien leur amitié. Embellis à l'extrême, les jeunes protagonistes sont trop beaux et trop intelligents pour être vrais. C'est cliché, mièvre, surjoué, mais cependant bien photographié. Le chef opérateur est d'ailleurs nul autre que Gökhan Tiryaki qui a fait ses lettres auprès de Ceylan (sur les films *Once Upon a Time in Anatolia* et *Three Monkeys*). La production de ce film de grande ampleur, qui pourrait faire penser à *Once Upon a Time in America* de Sergio Leone, atteste cependant de la bonne santé de l'industrie du cinéma turc contemporain qui n'hésite plus à se lancer sur des voies, il y a encore quelques années, inespérées.